



Title	Diderot et l' idée de la mort
Author(s)	Nakao, Yukie
Citation	Gallia. 2004, 43, p. 25-31
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/11776
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

Diderot et l'idée de la mort

Yukie NAKAO

La mort est la fin inévitable de toute vie : dans les *Éléments de physiologie*, Diderot la voit d'abord comme un arrêt destructif du mouvement du corps. «Depuis le premier instant de la génération jusqu'aux derniers termes de l'accroissement, je ne vois que les différents progrès d'un développement, et depuis le dernier terme de l'accroissement jusqu'à la fin de la vie, je ne vois que les différents progrès d'une destruction¹». Chaque individu disparaît, alors que l'espèce perdure en renouvelant constamment l'ordre général : «l'individu est exterminé en moins de cent ans. Pourquoi la nature n'exterminerait-elle pas l'espèce dans une plus longue suite de temps²».

Saunderson répond déjà à cette question dans la *Lettre sur les aveugles* : la durée du temps d'un humain est plus courte que celle de l'espèce. Le monde qui inclut tous les êtres les mène cependant peu à peu mais sûrement à leur destruction³). Cette notion sera reprise plus tard dans les *Éléments de physiologie* : «il n'y a pas sur toute la surface de la terre un seul homme parfaitement constitué, parfaitement sain⁴». L'impossibilité de l'éternité implique forcément l'impossibilité d'un monde parfait. D'où le souhait d'une vie saine. Un ami de Diderot, le médecin le Camus affirme avec optimisme que la santé est un des états de la vie «qui sont également distribués aux pauvres comme aux riches⁵». Il propose sérieusement aux lecteurs (probablement oisifs) de prendre du repos, de faire de l'exercice pour ne pas grossir et de boire du bon vieux vin pour être gai. Son optimisme ne représente-t-il pas parfaitement le courant de cette époque? Robert Mauzi indique que le 18^e siècle a donné une forme rationnelle à la recherche du prolongement de la vie. «L'esprit de sérieux et l'optimisme des Philosophes, les plus aberrantes chimères et les plus cyniques impostures se rencontrent en cette tentative passionnée pour métamorphoser l'homme en un magicien devenu totalement maître de son destin⁶». On ne désire pas trouver le moyen d'être «parfait», et c'est cette attitude qui pousse à explorer les sciences

1) *Éléments de physiologie*, in *Oeuvres complètes* (abrégé : DPV), XVII, Hermann, 1987, p.319.

2) *Ibid.*, p.322.

3) *Lettre sur les aveugles*, in *Oeuvres philosophiques*, Classiques Garnier, 1964, p.123.

4) *Éléments de physiologie*, p.515.

5) Antoine le Camus, *Médecine de l'esprit*, I, Ganeau, 1753, p.12.

6) Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Albin Michel, 1994, p.305.

de la vie.

1 . La possibilité de l'art chirurgical

Le 18^e siècle a constitué l'époque où l'on a tenté de se révolter contre ce destin incontournable, la mort. Cette tentation reflétait non seulement un attachement à la vie terrestre mais aussi les progrès de la médecine. On a du moins la conscience de prolonger la vie, et cette vie devait être heureuse. «J'aime la vie», écrit Diderot en 1748 dans une lettre connue sous le titre de «Lettre d'un citoyen zélé». «Je veux donc vivre [...] mais point de vrai bonheur pour qui n'a pas celui de se bien porter⁷». Cette lettre montre le besoin de terminer la querelle d'alors entre les médecins et les chirurgiens ; les vastes connaissances des premiers n'étaient ni pratiques ni actuelles, tandis que les derniers ont commencé à proclamer leurs compétences et à exiger l'amélioration de leur état social. Ceci survenait alors que Diderot avait achevé de traduire le *Dictionnaire de la Médecine* de James et il est probable qu'il n'a pu s'empêcher d'intervenir dans la querelle médicale. Cette discussion qui reflétait justement l'opposition entre théoriciens et praticiens a dû sembler particulièrement pertinente au futur encyclopédiste.

La division décisive de la médecine et la chirurgie remonte au Moyen Age, quand l'Eglise occupait une position dominante. Celle-ci avait interdit toute opération qui répandait le sang, et les médecins se sont soumis⁸). C'était les barbiers qui ont exerçaient la chirurgie, et ils en ont été mal récompensés dans leur humble condition.

Les arts chirurgicaux se sont développés cependant au cours du 16^e et du 17^e siècle et 1731 a vu la fondation de l'Académie royale de Chirurgie, en dépit de la vive résistance de la Faculté de Médecine. L'antagonisme a grandi et le jeune chirurgien auteur de l'article «Chirurgie» de l'*Encyclopédie*, Antoine Louis, affirme que «le médecin et le chirurgien ne [sont] pas des êtres que l'on puisse ou que l'on doive confondre», quoique leur théorie soit la même⁹).

C'est cette réunion des deux professions que Diderot a revendiquée dans sa «Lettre». La partie rajoutée postérieurement présente deux faits arrivés à un médecin : la mort d'une jeune femme à cause d'un retard de saignée, traitement attribué à un chirurgien, et celle d'un homme âgé, causée par la saignée mal à propos d'un chirurgien avant l'arrivée du médecin. Diderot suggère de suivre l'exemple ancien :

7) *La Lettre d'un citoyen zélé*, DPV, I, p.207.

8) Arthur Wilson, *Diderot*, traduit de l'anglais, Laffont/Ramsay, 1985, p.78.

9) *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Readex Microprint Corporation, New York, 1969, III, p.351.

Qu'étaient, s'il vous plaît, Esculape, Hippocrate et Galien? Médecins et chirurgiens. Pourquoi donc leurs derniers successeurs ne les limiteraient-ils pas?¹⁰⁾

Diderot souhaite que l'on établisse un système médical réellement profitable à la vie sociale. Ni l'autorité du médecin ni l'orgueil comme praticien du chirurgien ne mènent à un progrès efficace¹¹⁾.

La conviction du jeune Diderot a duré jusqu'à ses dernières années, quand il a écrit *Le Rêve de d'Alembert* et les *Éléments de physiologie*. Dans ces œuvres, Diderot s'occupe plus de citer des exemples pratiques d'anatomie et de chirurgie que d'appeler à l'amélioration du système médical. Prenons par exemple la trépanation de la Payronie que Diderot cite plus d'une fois. Dans *Le Rêve de d'Alembert*, il raconte par la bouche du médecin Bordeu le traitement : «La Peyronie [...] fut appelé auprès d'un malade qui avait reçu un coup violent à la tête. Ce malade y sentait de la pulsation. Le chirurgien ne doutait pas que l'abcès au cerveau ne fût formé¹²⁾». Le malade resta immobilisé, les yeux fermés, pendant que la Payronie vidait le pus de la tête trépanée et y nettoyait l'abcès. Et quand l'opération fut terminée «le malade rouvre les yeux, se meut, parle, sent, renaît et vit.»

«Cela est singulier» est l'impression de M^{lle} de Lespinasse. La réussite de cette trépanation est d'autant plus singulière qu'elle a été exercée sans anesthésie, l'une des grandes découvertes du 19^e siècle. Malgré le progrès de l'art chirurgical, l'opération au 18^e siècle s'accompagnait d'une vive douleur. Pour ne pas tourmenter le malade, il fallait achever l'opération le plus tôt possible. Il semble que celle de la Payronie ait été très rapide. Examinant son malade, il a jugé qu'«il n'y avait pas un moment à perdre». La pointe de l'instrument est entrée «précisément au centre de l'abcès».

L'adresse de la Payronie prouve qu'on peut faire renaître un homme fatallement atteint «à discrétion». Diderot divise la mort en deux états, la mort absolue et la mort momentanée. «On ne passe point de la mort absolue à la vie, on passe de la vie à une mort momentanée» et le malade de la Payronie, qui était en un état de mort momentanée a retrouvé la vie après l'opération. Or, Bordeu

10) *La Lettre d'un citoyen zélé*, p.211.

11) Diderot décrit aussi la négligence des chirurgiens dans *Jacques le fataliste et son maître*. Au début de ce roman, la conversation entre Jacques et son maître est interrompue par un chirurgien qui tente d'intervenir, alors qu'ils parlaient du genou. Mais ce qu'il a voulu leur démontrer reste incertain. Il fait brutalement tomber une fille qui l'accompagnait, sans explication. De même, dans la scène dans une chaumière où Jacques se trouve au lit : il souffre d'une blessure au genou due à un coup de feu. L'arrivée d'un chirurgien tarde cependant, et par erreur, trois chirurgiens lui surviennent à la fois. Ils commencent à boire, à discuter à côté du malade, et le traitement est toujours retardé.

12) *Le Rêve de d'Alembert*, DPV, XVII, p.156.

insère cet épisode dans les entretiens sur le mécanisme de ce qu'on appelle le «monstre». Ici, l'exploit de la Payronie constitue plutôt un exemple du merveilleux. L'authenticité en est soulignée par le médecin Bordeu lui-même ; c'est-à-dire, Diderot a relié indirectement mais idéalement le médecin et le chirurgien dans un entretien fictif.

2 . Réflexion sur la longueur de la vie

Qu'il soit médical ou chirurgical, le progrès des sciences et des arts ouvre la voie à une vie plus saine et plus longue¹³⁾. N'étant pas un scientifique, Diderot change de rôle librement : il parle tantôt en tant que citoyen, tantôt en tant que savant. Cette tendance est remarquable dans les *Éléments de physiologie*, qui comptent autant de mémoranda que d'explications scientifiques. Il n'hésite pas à citer les expériences qu'il a eues réellement dans sa vie, ni à parler même de ses goûts personnels. Il résume donc la définition de la longue vie en force du corps, égalité physique et gaieté du caractère :

Une longue vie tient à une organisation forte et égale. Inégalité, ou contradiction entre la force des organes, principe de mort ; poitrine délicate, et caractère violent passe vite. Mélancolique et malheureux, passe vite. Esprit actif, ardent, pénétrant, et machine frêle passe vite¹⁴⁾.

La durée des êtres vivants dépend de leur force de vie. «Le monde est la maison du plus fort», construite sur le principe de la sélection naturelle¹⁵⁾. Diderot trouve paradoxalement la vraie force de l'homme dans sa fragilité. «L'homme sain ne connaît pas toute sa force [...] Dans l'état sain, ou tranquille l'animal craint de se blesser ; il ne connaît pas cette frayeur dans la passion ou la maladie¹⁶⁾». En un mot, cette force est basée sur l'égalité physique, qui permet de résister à la souffrance. La machine complexe de l'homme, essentiellement forte, se laisse facilement influencer extérieurement et intérieurement. Sur ce point le diaphragme joue un grand rôle chez Diderot, car il entretient une relation étroite avec la sensibilité qui produit passion forte, grande agitation,

13) Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, Diderot pense que la vie moyenne de l'homme civilisé est plus longue que celle du sauvage. Une longue vie pour Diderot est-elle due à la civilisation? Cette hypothèse produit pourtant un paradoxe, car il fait de Tahiti un pays idyllique et en pleine santé, tandis que l'Europe est seulement qualifiée de «supportable». Ici, son effort de neutralité mène à l'avantage du monde sauvage. Ou alors nous pouvons lire son avertissement comme un point de vue partial vis à vis du «bon sauvage». En effet, l'un des interlocuteurs (A) retrouve dans les paroles d'un vieux Tahitien de quatre-vingt-dix ans «des idées et des tournures européennes» et voit le discours d'Orou comme «un peu modelé à l'europeenne».

14) *Élément de physiologie*, p.313.

15) *Ibid.*, p.516.

16) *Ibid.*, p.327.

excitation, etc. L'homme doté de peu de sensibilité est donc un grand homme comme le roi, le politique et l'artiste. Diderot insiste ici sur l'harmonie de l'entendement, qualité propre à l'homme. En effet, en comparant l'homme aux autres animaux, il mentionne l'harmonie de l'organisation humaine, en utilisant le mot « perfectibilité » laquelle « naît de la faiblesse des autres sens¹⁷⁾ ». Puisqu'il n'a ni le nez du chien, l'œil de l'aigle ou l'oreille de la taupe, aucun sens de l'homme ne prédomine sur l'organe de la raison.

Il possède néanmoins un diaphragme. Diderot décrit l'action du diaphragme qui causerait par exemple une maladie comme les vapeurs. Il est plutôt réservé face à cette maladie qui était une sorte de mode de l'époque ; le corps et l'âme forment une union inséparable et l'un influe corrélativement sur l'autre¹⁸⁾. Le conte intitulé *Mystification* présente les symptômes des vapeurs. Le premier symptôme est une tristesse sans raison. Elle induit la fatigue du cerveau et de l'âme. D'où un nouveau symptôme : «on passe à la tristesse, à la mélancolie, à l'attendrissement, aux larmes, au chagrin, à l'indigestion, à l'insomnie, à la douleur, aux nerfs agacés, aux vapeurs¹⁹⁾». Il affirme en conséquence que la gaieté, au contraire de la mélancolie, aide les hommes à bien se porter : «la fréquence des caractères gais qui deviennent tristes, et la rareté des caractères tristes, qui deviennent gais²⁰⁾».

Le souhait d'une longue vie n'est pas une chimère mais on ne peut pas nier la difficulté de sa réalisation volontaire, tant que la discussion demeure théorique. On peut déceler néanmoins une prise de conscience forte de la vie humaine au 18^e siècle : le problème de la longueur de la vie n'est pas théologique, mais purement scientifique. Or Diderot a vécu environ 70 ans et heureusement il a joui d'une relative bonne santé. A-t-il pensé à sa longue vie pendant ses dernières années? Car quelle que soit la longueur de la vie, chacun doit accepter son destin final, c'est une vérité incontournable.

3 . La vieillesse de Diderot

En 1773 Diderot part en voyage. Il arrive d'abord à La Haye, où il séjourne deux mois. L'atmosphère des Pays Bas lui a tellement plu que, après sa visite à la cour de Catherine II, il rentre à La Haye et y reste environ six mois avant de rentrer à Paris. *Le voyage en Hollande* est un récit de voyage dans lequel Diderot a retracé les souvenirs et les expériences qu'il a eus durant ce parcours. C'était

17) *Ibid.*, p.328.

18) «On n'a la conscience du principe de la raison, ou de l'âme, que comme on a la conscience de son existence, de l'existence de son pied, de sa main, du froid, du chaud, de la douleur, du plaisir, fait abstraction de toutes ces qualités, et plus d'âme. [...] elle n'est rien sans le corps ; je déifie qu'on explique rien sans le corps.» *Ibid.*, p.334.

19) *Mystification*, in *Contes et Entretiens*, Garnier-Flammarion, 1977, p.58.

20) *Élément de physiologie*, p.508.

la première fois qu'il voyageait à l'étranger. Le froid à St-Pétersbourg en hiver a dû être sévère, mais heureusement il a pu revenir à Paris en octobre 1774 sans souci de santé.

Le travail pénible de l'*Encyclopédie* n'a jamais épuisé l'énergie de Diderot ; il a commencé au contraire sa carrière comme écrivain avec vigueur. «Je ne suis pas mort [...] Je jouis d'une santé meilleure qu'on ne l'a à mon âge ; toutes les passions qui tourmentent m'ont laissé, en s'en allant, une fureur d'étude telle que je l'éprouvais à trente ans²¹⁾.» Par ces mots, nous pouvons imaginer sa vivacité et son ardeur. Il travaillait alors à une édition complète de ses ouvrages. Ce qui lui est arrivé lors de sa vieillesse n'était pas un déclin de son énergie, mais de sa force physique. Une autre lettre montre aussi le désaccord entre son état d'esprit et son corps : «Moi, j'ai toujours l'âme et l'esprit dans le berceau ; mais le reste du corps se traîne vers St Sulpice²²⁾.»

À 66 ans, Diderot remarque l'arrivée de la vieillesse et la mort qui la suit : «[...] le vieillard se berce en tremblant d'une espérance qui se renouvelle de jour en jour. C'est impolitesse cruelle de parler de la mort devant un vieillard : on honore la vieillesse, mais on ne l'aime pas²³⁾.»

La généralisation ici traduit-elle son hésitation devant la mort ? Il semble qu'il était sensible aux sentiments inspirés par l'idée de la mort ; dans la conclusion des *Éléments de physiologie*, il adopte comme un devoir de ne pas craindre la mort. Il refuse aussi comme exagérés le chagrin de la famille et des amis du défunt. Saunderson dit à sa famille : «épargnez-moi des plaintes qui m'attendrissent. Les témoignages de douleur que vous me donnez me rendent plus sensible à ceux qui m'échappent²⁴⁾.» Une scène identique a lieu lors de la mort de Socrate, lorsque le grand philosophe refuse d'embrasser et de parler à sa femme et ses enfants, en cachant ses sentiments tristes²⁵⁾. Ou bien les paroles intrépides du neveu de Rameau peuvent-elles être celles même de Diderot ?

Le mort n'entend pas sonner les cloches. C'est en vain que cent prêtres s'égosillent pour lui ; qu'il est précédé et suivi d'une longue file de torches ardentes ; son âme ne marche pas à côté du maître des cérémonies. Pourrir sous du marbre, pourrir sous de la terre, c'est toujours pourrir²⁶⁾.

L'ironie du neveu évoque en même temps l'athéisme de Diderot et son

21) Lettre à Madame Necker, en 1777 (sans date) in *Correspondance*, XV, Éditions de Minuit, 1970, p.76.

22) Lettre à Grimm, le 9 juin 1777, *ibid.*, p.58.

23) *Éléments de physiologie*, p.313.

24) *Lettre sur les aveugles*, p.125.

25) *De la poésie dramatique*, in *Oeuvres esthétiques*, Classiques Garnier, 1988, p. 273.

26) *Le Neveu de Rameau*, DPV, XII, 1989, p.97.

opinion à propos de l'autopsie, un autre intérêt de sa vieillesse. En effet, il désirait l'examen de son corps après sa mort. Il a pensé que l'examen des cadavres s'avérerait profitable aux progrès de la médecine et aux vivants : «pour trouver les causes des maladies par l'ouverture des cadavres, [...] il faudrait fouiller les viscères, et remarquer attentivement les accidents produits dans chacun, et dans toute l'économie animale²⁷⁾». Pour justifier l'autopsie, il demande non seulement la compréhension de l'Eglise mais aussi «une loi qui défendit l'inhumation d'un corps avant son ouverture». Il a donc désiré que son cadavre soit ouvert par un anatomiste pour contribuer à la conservation de l'espèce humaine. Que ce soit par l'édition complète de ses ouvrages, ou par l'autopsie, la conscience de Diderot visait donc à la postérité et on peut dire que sa préparation à la mort était déjà faite.

* * * *

Il faut raconter enfin la mort de Diderot. En février 1784, il est frappé d'apoplexie. Le même mois, son amie Sophie Volland meurt. Cinq mois après, le samedi 31 juillet Diderot expire alors qu'il était à table avec sa femme et ses amis. Sa fille, Madame de Vandeuil, décrit la matinée de ce jour²⁸⁾ :

Il [=Diderot] prit un abricot. [...] Il le mangea, appuya son coude sur la table pour manger quelques cerises en compote, toussa légèrement. Ma mère lui fit une question ; comme il gardait le silence, elle leva la tête, le regarda : il n'était plus²⁹⁾.

Entouré par sa femme et ses amis, il est mort paisiblement et probablement sans avoir conscience de l'instant final. Selon ses dernières volontés, le cadavre a été autopsié le lendemain. Sa fille cite aussi une partie du procès-verbal : «La tête était aussi parfaite, aussi bien conservée que celle d'un homme de vingt ans. Un des poumons était plein d'eau ; son cœur, les deux tiers plus gros que celui des autres personnes. Il y avait la vésicule du fiel entièrement sèche : il n'y avait plus de matière bilieuse, mais elle contenait vingt et une pierres dont la moindre était grosse comme une noisette³⁰⁾.»

Le même jour, les obsèques furent célébrées. Madame de Vandeuil n'avait pas assisté à la fin de son père et le dernier mot qu'elle a entendu de la bouche de Diderot fut : «le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité³¹⁾».

(大阪大学博士課程在学中)

27) *Éléments de physiologie*, p.513.

28) Madame de Vandeuil note que c'était le 30 juillet, mais le 30 était un vendredi.

29) Madame de Vandeuil, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. Diderot*, DPV, I, 1975, p.35.

30) *Ibid.*

31) *Ibid.*, p.34.